

Des rives et des langues : Identités et appartenances chez des auteurs francophones

Dr. Samira Boubakour
Dr. Amina Meziani
Université de Batna



Synergies Algérie n° 17 - 2012 pp. 133-143

Résumé : le choix d'une langue d'expression littéraire peut se révéler comme étant naturel, comme pour la langue maternelle, ou bien issu d'un choix de l'auteur délibéré ou imposé, comme pour les auteurs francophones. La présente recherche porte sur l'analyse des choix linguistiques pour des auteurs francophones (Beckett, Ionesco, Maalouf et Haddad), qui en optant pour une forme de bilinguisme littéraire témoignent d'une déchirure existentielle fruit, de double appartenance, du sentiment de l'exil et de solitude, que l'écriture aidera à extérioriser.

Mots-clés : francophonie - écriture - choix littéraires - bilinguisme littéraire.

Abstract : The choice of a language of literary expression can turn out as to be being natural, as for the mother tongue, or the result of a deliberate choice of the author or imposed, as for the as the French-speaking authors. The present research focuses on the analysis of linguistic choices for French-speaking authors (Beckett, Ionesco, Maalouf and Haddad) who by opting for a form of literary bilingualism manifest an existential tear fruit, of double membership, the feeling of banishment and loneliness, which the writing will help to exteriorize.

Keywords: French-speaking world - writing - literary choices - literary bilingualism.

المخلص : إن اختيار لغة كوسيلة للتعبير الأدبي قد يعتبر طبيعي. مثل ما هو الحال بالنسبة للغة الأم. أو قد ينبع من خيارات الكاتب. مثل الأدباء الفرونكوفونيين. الدراسة الحالية تعنى بتحليل الخيارات اللغوية لأدباء فرونكوفونيين (بيكيت. إيونسكو. معلوف و حداد). الذين باختبارهم لهذه النوعية من الأزواجية اللغوية و الأدبية. يعبرون. عن طريق الكتابة. عن الجرح الوجداني النابع عن الانتماء المزدوج. الشعور بالنفى و الوحدة.

الكلمات المفتاحية : الفرونكوفونية . الكتابة. الخيارات الأدبية. الأزواجية اللغوية و الأدبية.

Introduction

De prime abord, la notion d'identité peut paraître comme étant une notion simple qui va de soi, se présentant comme une évidence. Elle fait référence à la conscience immédiate de l'individu en tant que soi. Pourtant, cette notion est loin d'être aussi simple, elle est complexe, contradictoire et paradoxale. Issue de différents choix, l'identité est un processus évolutif, adaptatif, régulateur, pluriel, qui n'est jamais stable et acquies une bonne fois pour toute, elle reste revendiquée, en cas de perte d'autonomie et en cas de menace de crise provoquée par autrui.

Le choix linguistique reste un des marqueurs identitaires par excellence, pour l'écrivain, écrire dans la langue de l'Autre peut être considérée comme une forme d'aliénation et de trahison qu'elle soit d'ordre idéologique ou symbolique pour les siens. Certes l'écriture dans la langue de l'Autre est un moyen d'expression et d'ouverture, mais écrire dans une langue étrangère peut être révélateur de tensions et de maux intérieurs propre à l'auteur.

Notre questionnement tourne autour du choix d'une langue étrangère pour l'expression littéraire comme vecteur de tensions internes, identitaires et psychologiques chez l'auteur, et plus particulièrement, nous cherchons à savoir dans quelle mesure, le choix d'écrire en français langue étrangère peut-être la traduction de tensions psychologiques et identitaires vécues par l'auteur.

Notre recherche porte sur les choix linguistiques de certains auteurs qui ont opté pour l'écriture en langue française. Nous avons opté pour l'étude de : l'Irlandais Samuel Beckett, le franco-roumain Eugène Ionesco, le franco-libanais Amin Maalouf et l'Algérien Malek Haddad, qui partagent le choix d'écrire en langue française, mais qui restent aussi des êtres déchirés et angoissés, appartenant à différents univers, où l'écriture est la traduction de ce mal-être.

A travers une approche biographique et l'analyse de certaines œuvres de ces auteurs, nous tenterons de dégager le sens donné au choix linguistique en tant que déterminant identitaire et constructif du soi, et plus particulièrement la place de la langue française pour ces auteurs, dans leur vécu, leur création artistique et leur relation avec la langue maternelle.

1. Samuel Beckett : L'œuvre bilingue

L'œuvre de Samuel Beckett (1906-1989) est, selon Carlo Pasi (cité par Grossman et Salado, 1998 : 6), une théâtralisation de l'angoisse, de l'horreur avec une obsession pour le malheur. Il rejoint Tardieu, Ionesco, Novarina, etc. dans leur quête portée sur l'écriture, le langage, la parole théâtrale et l'incommunicabilité.

1.1. Relations familiales

La vie de Beckett était jalonnée de souffrance et d'épisodes dépressifs mélancoliques, en grande partie dus à sa relation conflictuelle avec ses parents. L'absence du père, décédé en 1933, sera un thème récurrent dans l'œuvre beckettienne, notamment dans *Molloy*, où le père ne retrouve plus son enfant, et où plus exactement le fils abandonne son père (Grossman et Salado, 1998 : 14). La relation avec la mère était, selon ses dires, fusionnelle, cette mère sévère, adorée et veillée jusqu'à la fin de ses jours, objet d'amour et de haine, le poussa à suivre une longue thérapie, à travers laquelle il découvrira la dualité de l'être humain.

Anzieu estime que le personnage le plus proche de sa mère fut May, la vieille veuve qui erre dans les cimetières. Après la mort de sa mère, Beckett sera dévoré par le sentiment de culpabilité et la hantise d'avoir abandonné souvent

sa mère, comme le rapporte Knowlson dans sa biographie de l'auteur (cité par Grossman et Salado, 1998 : 121).

Cette lutte quasi-freudienne pour « tuer le père » et « préserver la mère », nous révèle l'état psychologique du jeune Beckett coincé entre une Irlande conservatrice et une famille qui n'arrive plus à comprendre ses dépressions répétitives et son isolement de plus en plus long. Face à cette incompréhension, il décida d'écrire et de devenir homme de lettres,

« autant il est mû par l'espoir de trouver, dans et par la littérature, comme lecteur, comme commentateur, comme auteur, ce qui lui a manqué, l'espoir d'entendre dire ce qu'il a depuis toujours vainement attendu, l'espoir de dire ce qu'il n'a jamais pu ou su communiquer. » (Anzieu, 1992 : 357)

1.2. Beckett et l'Irlande

La relation avec son Irlande natale était complexe, il a décidé de s'installer dans un autre pays, d'écrire dans une autre langue, et il ne sera réellement reconnu chez lui qu'après le Nobel. Mais ses origines dublinoises marquent profondément son œuvre à double voix : francophone et anglophone.

Sa mésaventure irlandaise débuta avec sa carrière d'écrivain, ses premiers écrits critiquaient la vie et les mœurs irlandaises, comme pour les contraceptifs et la censure étatique, Dublin y est décrite comme capitale d'ignorance et de préjugés, ce qui mettait l'opinion publique contre lui. L'apogée de ce regard dévalorisant fut lors d'un procès, en 1937, où Beckett était le témoin de l'accusation, les avocats de la défense, porte-parole de l'opinion irlandaise, le présentèrent comme étant que renégat, traître à sa famille, à sa société et à son pays (Mays, 1984 : 12). Les jeunes années de Beckett, furent marquées par le désir de séparation à la fois familiale et territoriale.

Les personnages beckettien, ne sont pas, comme le montre Mays (1984 : 18-19), des clochards mais des individus issus de la bonne société engouffrée dans la déchéance. La volonté première de Beckett est de se libérer, de faire éclater les liens et les classifications, de sortir de ce carcan socioreligieux et conservateur, qu'est devenue l'Irlande des années 1930.

1.3. De Dublin à Paris

Cette fuite irlandaise se renforça par l'émerveillement et la liberté parisiens, durant les années 1928-1930, Beckett fut recruté en tant que lecteur d'anglais à l'Ecole Normale Supérieure. Ayant étudié l'italien et le français à l'université, le jeune Beckett choisit le français et la France pour y vivre. À Paris, il découvre la philosophie, les genres littéraires modernes, les cafés littéraires, la vie culturelle parisienne, l'élite intellectuelle avant-gardiste, c'est à cette époque que Beckett décide de vivre de sa plume.

En 1937, Beckett s'installe définitivement dans le pays de ses ancêtres la France, car les Beckett sont à l'origine une famille française protestante, qui

a rejoint l'Irlande lors de la révocation de l'édit de Nantes, leur nom français était Becquet (Anzieu, 1992 : 361-362). Ainsi, symboliquement Beckett décide de retourner au pays de ses origines et d'utiliser la langue de ses aïeux.

1.4. Entre les langues

Paradoxalement, la séparation voulue avec le milieu familial favorisa l'adoption de la langue française, et c'est avec la perte de la mère que Beckett revint partiellement à la langue anglaise, sa langue maternelle. La langue française était le moyen de l'affirmation identitaire adulte, et le retour vers la langue anglaise était une forme de réappropriation et de continuation du lien maternel. Ainsi la langue devint l'acteur principal dans la vie et l'œuvre de Samuel Beckett.

Ses œuvres majeures furent écrites en langue française, qu'il traduisait en anglais lui-même. Il estimait que seul le français pouvait traduire sa pensée, pour Esslin (cité par Ghita, 2011 : 179), Beckett en choisissant l'écriture en langue étrangère « s'assure que son écriture reste une lutte constante, un combat douloureux avec l'esprit même de la langue. » Ce point de vue est partagé par Parisse (2007 : 297) qui estime que d'une façon radicale, Beckett « a besoin d'être en langue étrangère pour pouvoir écrire. »

Cette relation conflictuelle avec le langage se traduit dans ses œuvres, par une syntaxe volontairement faible, pleine de silences, d'hésitations et, selon ses dires de trous. La recherche philosophique du lien existant entre la parole et la pensée, le pousse, dans *L'Innommable*, à dire que seule la misère des mots est le lieu de rencontre de la pensée et de la parole.

Comme étant, volontairement, loin de sa langue natale, il se retrouve dans un non-lieu de pensée, et c'est précisément dans ce milieu où l'homme retrouve son originalité et son origine, là où la non-pensée, est source de souffrance et paradoxalement de jouissance (Parisse, 2007).

1.5. L'écriture beckettienne

L'écriture beckettienne vise, à la fois, l'expérience vécue, car comme le dit le peintre Bram van Velde « Beckett n'a jamais rien écrit qu'il n'a pas vécu » (cité par Kaltenbeck, 2006 : 19), et aussi le comment dire, cet auteur a adopté une poétique de répétition et de traduction, écrire en premier lieu dans la langue étrangère adoptée, puis revenir à la langue maternelle.

Ce bilinguisme propre à cet auteur, lui-même traducteur de ses œuvres, le place comme étant celui qui peut trahir sa pensée première, Montini (2006 : 102-103) trouve que

« dans la trilogie le bilinguisme a pour tâche de reproduire en deux langues ce même sujet, montrant qu'il se trahit et qu'il est en même temps trahi par le langage, d'abord, et ensuite par les différentes langues. Cette trahison a lieu malgré le souci du narrateur de vérité et de « respect » du texte.»

Mêlant le comique au tragique, l'absurde au sérieux, la vie à la mort, l'œuvre beckettienne est un continent d'angoisse, où l'être humain se tait et se mure dans un silence car il a perdu la capacité à communiquer, les langues l'ont trahi, comme cela a été le cas pour Beckett cet amateur de langues.

2. Eugène Ionesco : Etre deux fois bilingue

La dimension autobiographique est prédominante dans l'œuvre d'Eugène Ionesco (1912-1994), cet auteur a su faire de l'œuvre dramatique une expression de son moi intérieur, à travers l'onirisme et le symbolisme des obsessions et des angoisses qu'il a mis en avant dans ses différentes pièces (Frickx, 1974 : 225).

2.1. Un bilinguisme familial

Une autre particularité ionescienne reste son bilinguisme « littéraire », en effet l'auteur appartenait à deux langues, le roumain celui du père et le français celui de la mère. Le génie d'Ionesco s'est admirablement manifesté dans les deux langues, cependant la relation avec ces deux langues et ce qu'elles évoquent n'était pas de tout repos pour cet homme de lettres, Ghita (2011 : 15) parle même d'un exil métaphysique pour dire le profond malaise de l'auteur par rapport à sa Roumanie natale, sa relation avec le père et sa volonté de renaissance française.

De naissance roumaine, Eugène était le fils d'un avocat roumain et d'une mère française, la famille émigre très tôt en France et s'installe à Paris, cependant la relation entre le père tyrannique et la mère sensible était extrêmement houleuse. Le père abandonne le foyer familial pour se remarier en Roumanie, et il obtient la garde de ses deux enfants.

2.2. Les années roumaines

De retour en Roumanie, à l'âge de treize ans, Eugène Ionesco, apprend le roumain avec brio, cependant il opte pour des études universitaires en lettres françaises et il devint enseignant de français au secondaire à Bucarest. Ce retour vers la langue française traduit l'amour qu'il portait à la langue de Molière, et à son enfance parisienne pleine de liberté et illuminée par la présence régulière de sa mère et de sa petite sœur.

L'écriture selon l'auteur dans *Antidotes*, a pour objectif de retrouver le merveilleux de l'enfance, c'est un appel nostalgique, une recherche de la lumière qui va au-delà des ténèbres (cité par Ghita, 2011 : 51). Début des années 1930, la Roumanie bascule petit à petit dans le nazisme, ce qui représente un véritable choc pour Ionesco, surtout pour lui qui refusait ce genre d'idéologie totalitaire, *Rhinocéros* est associé à cette époque, où Ionesco a vu la plupart de ses amis et proches roumains adopter l'idéologie fasciste et nazie.

2.3. La France : la langue de la mère

A l'aube de la deuxième Guerre Mondiale, Ionesco décide de revenir en France, il obtint une bourse gouvernementale pour préparer une thèse en littérature

française, projet qu'il abandonnera. Durant la guerre, et en compagnie de sa femme, Ionesco, peiné par la perte de sa mère, trois mois après son mariage, décide de s'installer définitivement en France et il ne reviendra jamais en Roumanie.

Ainsi débuta son expérience de l'exil, où il quitte un pays hostile, celui du père, pour rejoindre le pays accueillant de ses rêves d'enfant, celui de la mère.

La France est intimement liée à l'image de la mère, cette femme fragile qui, par nécessité, laissa la garde de ses enfants à leur père riche, mais qui les rejoint en Roumanie pour être proche d'eux. Personnage principal dans la vie d'Eugène, la mère devint un type récurrent dans l'œuvre ionescienne, c'est elle qui guide le fils, comme dans le Roi se meurt, et c'est la femme qui remplacera la mère comme pour les Chaises et le fils éprouvera toujours de la culpabilité vis-à-vis de la mère qu'il aurait abandonné.

La Roumanie, quant à elle, associée à l'image du père et à l'idéologie fasciste, restera néanmoins très proche du cœur d'Eugène Ionesco, à travers la religion orthodoxe qu'il n'abandonnera jamais, le parler quotidien en roumain, la traduction d'œuvres en roumain et les correspondances personnelles. L'auteur, durant les premières années de son retour en France, continua de nourrir son bilinguisme roumain-français.

2.4. Une double appartenance

Cette double appartenance, autour de laquelle le créateur entend « œuvrer », dévoile une multiplicité de rôles, que l'auteur occupe à la fois, d'une manière progressive. Lecteur et auteur, critique et constructeur, peintre et spectateur, autant de rôles que de mécanismes détachés de l'œuvre et répartis dans l'œuvre (Ghita, 2011 : 16).

La langue roumaine devient un pont entre les aspirations françaises actuelles fondées sur la liberté d'expression partagée avec sa femme et ses amis roumains qui ont choisi de s'exiler et quitter la Roumanie intolérante, et le passé bucarestois de sa prime jeunesse. Ghita (2011 : 180) estime que le bilinguisme d'Ionesco est actif, intime et expérimenté qui est issu de « deux époques littéraires distinctes, mais aussi deux pays, deux sociétés différentes. »

Dans un homme en question, Ionesco estimait qu'il était deux fois bilingue, il disait : « je parle deux sortes de français ; et je parle roumain comme j'écris le français, mais le français je le parle toujours comme le parlaient André Theuriet ou Alphonse Daudet ; il faudra que j'élucide ce mystère. » (cité par Ghita, 2011 : 177)

En plus de ce bilinguisme, qui a donné naissance à une œuvre particulière où le contact franco-roumain a donné lieu à une langue spécifique à l'auteur, le langage reste aussi un des soucis ionesciens. Dans des œuvres comme la Cantatrice chauve, la leçon et les Chaises, les jeux linguistiques et l'incommunicabilité constituent la véritable tragédie du langage, où l'être humain, à l'image d'Ionesco, se retrouve victime des signes, des langues et de l'acte d'écrire.

3. Amin Maalouf : *de l'ombre à la lumière*

Les œuvres d'Amin Maalouf (1949-) traduisent, pour la plupart, ses expériences liées à la guerre civile libanaise et à l'immigration/émigration. Les personnages principaux sont souvent des voyageurs, des amateurs de liberté, qui sont en contact de l'altérité linguistique, territoriale et religieuse. Pour Ben Saad (2008 : 289), la spécificité d'Amin Maalouf réside dans sa double appartenance culturelle, il reste imprégné « de culture à la fois chrétienne et musulmane, interroge les thèmes de l'exil, de l'identité, les rapports politiques et religieux qu'entretiennent l'Occident et la Méditerranée. »

L'identité reste au cœur des préoccupations personnelles et littéraires d'Amin Maalouf, cet auteur libanais qui s'est réfugié en France, en 1976, pour fuir l'horreur de la guerre civile libanaise, et qui au fil du temps est devenu Français, cette double appartenance, ou plus exactement d'identité à plusieurs facettes. Il était régulièrement interrogé sur qui il est, dans les Identités meurtrières (1998 : 7), il déclare :

« Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. »

3.1. La blessure identitaire

Issue d'une famille protestante presbytérienne libanaise, minoritaire à plus d'un titre, vis-à-vis des musulmans majoritaires, et vis-à-vis des autres confessions chrétiennes, notamment les Chrétiens maronites qui ont le plus de poids dans la structure socio-étatique libanaise, par exemple le Président libanais doit être de cette confession.

Dans un entretien accordé à Egi Volterrani, Maalouf évoque ce sentiment de minorité renforcé par l'exil représente pour l'auteur une véritable « blessure identitaire » ancrée au fin fond de son être, se traduisant par la sensation de n'être nulle part chez soi, d'être étranger partout.

3.2. Des pays et des langues

Amin Maalouf a eu une relation particulière avec la langue, selon lui, elle « a vocation à demeurer le pivot de l'identité culturelle » (1998 : 153-154). La langue arabe était sa langue maternelle, sa langue de travail en tant que journaliste, durant sa jeunesse libanaise, c'était la langue sociale celle de l'expression publique.

La langue française était celle de la scolarisation, mais en même temps, c'était la langue de sa correspondance intime, des notes portant sur les réflexions personnelles, c'était la langue souterraine, celle de l'ombre et de l'intimité qui n'est pas destinée à être rendue publique. Durant l'adolescence, le français et

l'anglais devinrent les langues de lecture d'Amin Maalouf, c'est à travers ces langues qu'il découvre le monde, les idées et la littérature.

L'installation en France a favorisé un basculement dans l'ordre des langues chez Maalouf, en effet la langue de l'ambre est devenue du jour au lendemain, la langue du quotidien, du travail et le plus important la langue de l'écriture et de l'expression artistique.

3.3. L'écriture chez Maalouf

L'écriture pour Amin Maalouf est un reflet, qui peut être déformé ou qui embellit la nature humaine et le moi intérieur de l'auteur. Partant de ce principe les oeuvres d'Amin Maalouf porte essentiellement sur des thèmes en relation avec les préoccupations de l'auteur, comme pour la réalité du Liban avec le Rocher de Tanios et les Echelles du Levant, ou pour une certaine vision de l'histoire et la culture arabe comme pour les Croisades vues par les Arabes, Léon l'Africain, le Périple de Baldassare, les Jardins de lumière et Samarcande, ainsi que la complexité de l'identité avec les Identités meurtrières et des civilisations avec le Dérèglement du monde.

L'oeuvre de Maalouf a toujours eu une vocation humaniste, préservant la spécificité des individus tout en respectant l'égalité entre les êtres humains. Avec un talent exceptionnel de conteur, cet auteur, nous emmène dans un monde où le passé et le présent, l'Histoire et l'imagination et l'Orient et l'Occident se côtoient pour éliminer sa blessure première, celle d'être un étranger minoritaire.

4. Malek Haddad : La langue française est mon exil

Malek Haddad (1927-1978) est un cas particulier dans la littérature algérienne, sa relation avec la langue française fut un véritable dilemme, il était déchiré entre sa loyauté pour son Algérie arabo-berbère, et son écriture dans la langue de ceux qui furent combattus au nom de la liberté. Mais en même temps, il disait : « je serai mal placé, moi qui suis de formation intellectuelle française pour condamner cette langue qui, pour m'être étrangère, n'en demeure pas moins mon seul outil et ma seule arme de combat. » (Malek, 1965 : 39)

Ces thèmes principaux évoquent l'exil par rapport à la langue des siens, l'amour de la patrie, la guerre d'Algérie, l'engagement et la recherche du bonheur.

4.1. La formation scolaire

De naissance constantinoise, d'une famille kabyle, fils d'un instituteur, Malek Haddad a eu le kabyle pour langue maternelle et il poursuit une scolarité en langue française. Il devint lui-même enseignant pour une courte durée, puis il suit des études de droit à Aix-en-Provence, projet qu'il abandonnera pour se consacrer à l'écriture et s'installe à Paris. Dans cette ville, Malek Haddad connaîtra la vie artistique et fera la connaissance des hommes de lettres, notamment Louis Aragon.

De formation francisante, Malek Haddad, fut incapable d'écrire en langue arabe, il estimait que la langue française était un facteur d'aliénation, au lendemain de l'indépendance en 1962, il a pris la décision de ne plus écrire, sa production littéraire est très limitée dans le temps, elle s'étale entre 1956 et 1961.

4.2. Langue(s) et appartenance(s)

La décision de se taire, pour ne pas avoir pu communiquer dans la langue de son identité arabo-berbère, accentue le sentiment d'exil de l'auteur, il fait dire à un de ses personnages dans la Dernière Impression (1958) « la langue française est mon exil », le silence était un choix existentiel, pour lui « le silence n'est pas un suicide [...] je crois aux positions extrêmes. J'ai décidé de me taire, je n'éprouve aucun regret, ni aucune amertume à poser mon stylo » (Haddad, 1965 : 5). Cependant toute son œuvre fut le témoignage de ce déchirement, ses héros à l'instar de celui de Le Quai aux fleurs ne répond plus (1961), qui ne pouvant utiliser la langue arabe, favorisera la solitude car elle « est son royaume et le silence peu à peu deviendra son empire. »

Cet auteur appartient à cette catégorie d'écrivains francophones, qui usant de la langue de l'Autre risquent, comme le pense Ben Saad (2008 : 291), la perte de leurs repères et de se voir marginalisés par les leurs. Allant dans le même sens, Charles Bonn (1982) estime que :

« Le tragique de Malek Haddad est bien celui de son acculturation d'intellectuel colonisé situé, comme Khaled dans Le Quai des Fleurs ne répond plus (1961), entre son univers culturel d'écrivain choyé par les milieux littéraires de gauche en France, et ses racines profondes constantinoises. Son œuvre est d'abord l'expression de la mauvaise conscience de l'écrivain qui se sait utile à la révolution et à son pays. Elle est aussi celle du déchirement de personnages dépassés par l'Histoire, parce qu'ils en sont les victimes du fait de leur culture française, comme le héros de L'élève et la leçon (1960). »

En 1961, l'auteur témoigne publiquement de son pessimisme vis-à-vis de l'avenir de la langue française en Algérie, en tant que langue d'expression littéraire. Lors d'un débat, il proclamait que les écrivains francophones devront disparaître, ils gênaient, en utilisant la langue des ennemis durant la guerre de libération. Cependant il présentait la place qu'occupait dans sa vie la langue française en disant :

« la langue française m'a donné mes premières émotions en littératures, a permis la réalisation de ma vocation professionnelle. Il m'est un devoir agréable de la saluer. A sa manière, elle est devenue un instrument redoutable de libération, c'est en français que j'ai prononcé pour la première fois le mot indépendance. »

L'identité arabo-berbère reste présente dans ces personnages, où ils ont quelquefois des noms « hybrides » alliant des noms arabes et des noms berbères, comme pour le docteur Idir Salah dans L'Elève et la leçon (1960). Les personnages de Haddad éprouvent un amour infini pour la langue arabe et pour l'Algérie, ils veulent retrouver leurs origines et leurs racines, ils glorifient le

passé, entre les murs de la citadelle mythifiée, Constantine est un personnage clé de l'œuvre de Malek Haddad.

L'œuvre de Malek Haddad, riche stylistiquement parlant, mais aussi riche d'un point de vue psychologique car elle traduit l'état d'âme d'une catégorie d'Algériens, qui, à l'aube de l'indépendance, ne pouvant s'exprimer dans la langue arabe, vivent un déchirement car ils ne peuvent écrire que dans la langue de l'Autre, et ils deviennent des étrangers par rapport aux leurs.

Conclusion

Cette recherche s'est intéressée à quatre auteurs qui ayant insufflé à leurs œuvres des problématiques existentielles qui les emprisonnent en véhiculant une forme de dualité identitaire. Le souci du langage et des langues reste prédominant, la langue véhicule un exil, qu'il soit territorial comme pour Beckett, qui quitta l'Irlande trop conservatrice pour adopter la France et sa langue, ou Ionesco qui préféra s'installer en France, et revenir à la langue de sa mère pour fuir la Roumanie paternelle et intolérante, Amin Maalouf, quant à lui, se réfugia en France et la langue française devint sa langue de communication et une facette de son identité, Malek Haddad éprouvera toute sa vie un conflit avec la langue française, dû à la situation historique de l'époque, et préférera le silence à l'écriture dans la langue de l'Autre. Ces auteurs ont projeté sur le papier leurs drames intérieurs, leurs conflits et leurs frustrations en faisant de la langue française la traductrice de leurs maux.

Bibliographie

- Anzieu, D. 1992. « Beckett : auto-analyse et créativité ». *Revue Française de Psychanalyse*, 1992, Tome LVI - avril-juin, pp. 357-370.
- Bekri, T. 1986. *Malek Haddad, L'œuvre romanesque*. Pour une poétique de la Littérature maghrébine de langue française, Paris : L'Harmattan.
- Ben Saad N. 2008. « Écrire dans la langue de l'Autre : risques et enjeux ». *Revue de littérature comparée*, 2008/3 n° 327, pp. 289-298.
- Bonnefoy, Cl. 1966. *Entretiens avec Eugène Ionesco*. Paris : Editions Belfond.
- Bonn, Ch. 1982. « Le Roman algérien contemporain de langue française : espaces de l'énonciation et productivité des récits. » Thèse de doctorat d'Etat, Université Bordeaux 3 : <http://www.limag.refer.org/Theses/Bonn/TheseEtatIntro.htm>
- Frickx, R. 1974. Ionesco, Paris : Nathan. Bruxelles : Labor.
- Geneste B. 2008. « Beckett inusable alangui ». *L'en-je lacanien*, 2008/2 n° 11, pp. 137-154.
- Ghita, B. 2011. *Eugène Ionesco, un chemin entre deux langues, deux littératures*. Paris : L'Harmattan.
- Grossman, E. et Salado, R. (dir.), 1998. *Samuel Beckett, l'écriture et la scène*. Paris : Sedes.
- Haddad, M. 1965. « Colloque sur le problème de la langue dans la littérature ». *Revue Confluent*, n° 49, mars 1965.

Jejcic, M. 2011. « La lettre, l'hystérectomie et la truëlle ou Pourquoi la lettre féminise-t-elle celui qui la possède ? Une lecture de Samuel Beckett ». *Cliniques méditerranéennes*, 2011/2 n° 84, pp. 59-74.

Kaltenbeck F. 2006. « Le symptôme en acte ». *Savoirs et clinique*, 2006/1 n° 7, pp. 9-21.

Maalouf, A. « Autobiographie à deux voix ». *Entretien d'Amin Maalouf avec Egi Volterrani* : <http://www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix/>

Maalouf, A. 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Editions Grasset & Fasquelle.

Mays, J. C. C. 1984. « Les racines irlandaises du jeune Beckett ». In Rabaté, J.-M. *Beckett avant Beckett*. Paris : PENS, pp. 11-26.

Montini Ch. 2006. « Traduire le bilinguisme: l'exemple de Beckett ». *Littérature*, 2006/1 n° 141, pp. 101-114.

Nguyên A. 2010. « Les clefs de la langue : Beckett, Cixous, Joyce et.. Lacan ». *L'en-je lacanien*, 2010/2 n° 15, pp. 67-111.

Nguyên A. 2006. « Nudité, silence, nuit : Les noms perdus de la langue (Bataille, Beckett, Lacan) ». *L'en-je lacanien*, 2006/2 n° 7, pp. 43-71.

Parisse L. 2007. « Défaut des langues et parole trouée au théâtre : Tardieu, Beckett, Novarina ». *Ela. (Études de linguistique appliquée)*, 2007/3 n° 147, pp. 297-305.

Rabaté, J.-M. (dir.). 1984. *Beckett avant Beckett*. Paris : PENS.